

Petit itinéraire au pays du tendre... : de "Jean-Paul" à "l'Enseigne Fröhlich"

Autor(en): **Maurice, Jean-Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **23 (1955)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568106>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

de «Jean-Paul» à «l'Enseigne Fröhlich»

Si vous m'avez fait l'honneur de lire mon article «Corydon à la mode», vous vous souvenez peut-être de ce que j'y disais de l'oeuvre de M. Marcel Guersant: «Jean-Paul», «L'auteur a étudié le problème du point de vue religieux et a réussi à camper un héros humain et attachant». Je faisais toutefois deux sérieuses restrictions: d'une part, certaines négligences de style et une choquante disparité de forme (entre la lère partie, d'un langage souvent inutilement vulgaire, et la seconde, d'un mysticisme excessif); d'autre part, la facilité conventionnelle d'un dénouement qui escamote le problème.

Or, il paraît que je me suis montré encore trop indulgent. Plusieurs amis m'en ont fait le reproche. J'avais lu ce roman l'année dernière, à Londres, sur recommandation d'un ami anglais (et je conçois mieux, avec le recul, tout ce qui plaisait, à travers cette fausse sincérité, à sa mentalité britannique). Ebranlé par ces remarques, j'ai voulu le relire «à froid» et je fais amende honorable: l'oeuvre de Marcel Guersant ne résiste pas à l'épreuve décisive d'une seconde lecture.

J'en étais là de mes réflexions, lorsque j'ai reçu une lettre d'un lecteur parisien qui n'y va pas par quatre chemins et «exécute» «Jean-Paul» en quelques lignes, s'appuyant pour cela sur des arguments aussi nouveaux que convaincants.

Il reproche tout d'abord à l'auteur, non seulement de n'être pas lui-même homosexuel (ce qui ne serait tout de même pas une faute très grave!), mais de les mépriser, d'avoir utilisé des documents et des confessions plus ou moins apocryphes dans le seul but de faire de l'argent avec le scandale et la souffrance d'autrui tout en servant une certaine clique de «bien-pensants». «Sans compter, ajoute mon Correspondant, un réel sadisme: à un affamé on montre une table richement mise, un repas succulent, puis on lui dit: tu as faim de cette nourriture, mais tu ne *dois pas* la manger, et comme tu ne *peux pas* vivre sans elle, tu n'as qu'à mourir . . . Alors M. Guersant tue Jean-Paul, lentement, implacablement, pour le punir du crime vraiment monstrueux de ne pas «penser physiologiquement» comme tout le monde, et aussi parce qu'il n'y avait que ce moyen de mettre fin à l'aventure contée puisque la guérison est impossible . . . Ainsi donc, mort aux homosexuels! Ils n'ont pas droit à la vie, bien que créés par Dieu (n'en déplaise à M. Guersant . . .) Et le père Jésuite ajoutera une âme de plus à sa collection!»

Cette mort de Jean-Paul — unanimement reprochée, pour des raisons fort diverses d'ailleurs, mais surtout parce qu'elle écarte le seul grand problème du livre: l'homosexuel chrétien et la libre réalisation de sa «nature» d'inverti — Alexander écrit à propos d'elle dans «Arcadie»: «Il y a loin de l'enseignement théorique à la réalité des faits et il est plus que probable que Jean-Paul serait resté un obsédé passant de la chute à la terreur janséniste. Je me plais à imaginer un autre dénouement: Jean-Paul, chrétien, vivant avec Philippe.»

J'en terminerai avec M. Guersant en concluant avec mon virulent correspondant parisien: «Il semble que ce soit cette béatification finale, précédée de prêches et d'homélie, qui autorise les banales descriptions pornographiques du début de l'ouvrage . . . Vraiment, tous les moyens sont bons pour la *chasse aux âmes!*»

A ce faux clinquant de néo-réalisme, je suis tout heureux d'opposer la sentimentalité romantique, mais aussi la sobriété, la tenue littéraire et surtout la justesse de ton, à la fois précise, nuancée et pudique, de cet excellent roman qui nous vient d'outre-Atlantique (lu bien tardivement, et je m'en excuse): «Les amours de l'enseigne Froelich». Bravo et merci Mr James Barr! Je ne vous dirai jamais assez tout le plaisir que j'ai pris à dévorer d'un trait vos pages au cours d'une merveilleuse nuit blanche.

La trame du roman paraît simple: deux jeunes officiers de marine sont attirés irrésistiblement l'un vers l'autre. Le plus âgé a déjà résolu le problème de l'inversion. L'autre combat avec noblesse et virilité ses propres penchants à l'amour anormal qui l'attire, le subjugué . . et finit par l'engloutir. Mais attention! Cet amour charnel entre deux hommes d'élite n'est à aucun moment laid, bas ou vulgaire. Les deux protagonistes du drame ont suffisamment le respect d'eux-mêmes, de leur sexe, de la classe sociale qu'ils représentent pour s'éviter la tentation de faciles et crapuleuses aventures. En définitive, il semble que l'auteur nous propose cette solution idéale: l'élection *d'un seul être*, de mêmes goûts et condition, comme dans le mariage le choix d'une seule compagne pour l'éternité. N'en revenons-nous pas, de la sorte, à Platon qui nous conseillait déjà de consacrer notre vie à la recherche de l'autre moitié de nous-même?

En réalité, d'autres problèmes sont posés: celui des réactions de la famille de Froelich (qui, pour une fois, se montre intelligemment compréhensive), celui de l'amour inspirateur de la création artistique, et surtout le problème, de beaucoup le plus troublant, du désir incoercible de Froelich pour son matelot Stuff, sorte de brute magnifique . . . Tant il est vrai que dans la vie de tout inverti il y a toujours un marin!

Je ne ferai à cet ouvrage que deux légères critiques: son titre d'abord, et la faiblesse psychologique des personnages féminins, d'ailleurs secondaires (mais sans doute l'auteur manque-t-il d'expérience en ce qui concerne les créatures d'Eve, ou bien a-t-il été trahi par son traducteur?)

Encore un roman qui se termine mal! Mais ici, du moins, le dénouement n'a pas été escamoté. Faut-il voir, dans ce parti pris de pessimisme, un signe du destin, je ne sais quelle fatalité qui voue à l'échec ces «amours maudites»? N'est-il pas plutôt le reflet de l'amertume et de la souffrance que nous traînons après nous depuis toujours, en marge d'une Société qui nous tourne en dérision ou nous livre à la géhenne?

Jean-Pierre MAURICE.